



HAL
open science

Simone de Beauvoir, une homosexualité ni tout feu ni tout flamme

Sylvie Chaperon

► **To cite this version:**

Sylvie Chaperon. Simone de Beauvoir, une homosexualité ni tout feu ni tout flamme. Gardey, Delphine; Vuille, Marilène. Les sciences du désir, la sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences, Le bord de l'eau, pp.283-295, 2018, 9782356875648. hal-02091243

HAL Id: hal-02091243

<https://hal.science/hal-02091243>

Submitted on 5 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Simone de Beauvoir, une homosexualité ni tout feu ni tout flamme, Delphine Gardey et Marlène Vuille (dir.), *Les sciences du désir, la sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, pp.283-295.

Sylvie Chaperon

Et nous devons songer qu'un jour, peut-être, dans une autre économie des corps et des plaisirs, on ne comprendra plus bien comment les ruses de la sexualité, et du pouvoir qui en soutient le dispositif, sont parvenues à nous soumettre à cette austère monarchie du sexe, au point de nous vouer à la tâche indéfinie de forcer son secret et d'extorquer à cette ombre les aveux les plus vrais. Ironie de ce dispositif : il nous fait croire qu'il y va de notre « libération ».

(Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 211)

Alice Schwarzer : « Dans vos Mémoires, y a-t-il des choses dont vous n'avez pas parlé et que vous diriez si vous deviez aujourd'hui les récrire ? »

Simone de Beauvoir : « Oui. Je ferais un bilan très franc de ma sexualité. Mais alors vraiment sincère, et cela d'un point de vue féministe. Aujourd'hui, j'aimerais dire aux femmes comment j'ai vécu ma sexualité, parce ce n'est pas une question individuelle, mais politique. A l'époque je ne l'ai pas fait parce que je n'avais pas compris la dimension de l'importance de cette question, ni la nécessité de la franchise individuelle. Mais probablement n'en parlerai-je jamais. C'est que, dans ce genre de confession, je ne serais pas seule à être concernée, mais aussi des personnes qui me sont très proches » (Paris 1976).

(Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui, six entretiens*, Mercure de France, Paris, 1983, p. 89)

La juxtaposition de ces deux citations, imprimée ou prononcée la même année, est frappante. Au moment où Foucault dénonce l'injonction à dire la vérité de sa sexualité comme un dispositif de pouvoir et non de libération, Simone de Beauvoir se reproche de n'avoir pas cédé à cette injonction qui aurait été politiquement utile aux femmes pour leur libération. Elle dit dans le même temps pourquoi elle s'est refusée à l'exercice franc de la confession : elle n'est pas la seule concernée. Ces deux citations ne sont pas si éloignées qu'il y paraît. Toutes deux répondent aux discours gauchistes de libération sexuelle, homosexuel ou féministe, et expriment une « logique de placard¹ » puisque Beauvoir comme Foucault ont caché tout ou partie de leur sexualité à leur lectorat. Beauvoir se reproche son manque de franchise, mais ne parlera jamais ; Foucault affirme que l'aveu est un piège, mais finira pas se confier. Sans doute expriment-elles les deux faces du sujet, à la fois assujetti au pouvoir et résistant à celui-ci.

1 J'emprunte l'expression à Didier ERIBON commentant Michel Foucault et Eve Kosofsky Sedwick dans *Réflexions sur la question gay*, Fayard, Paris, 1999, p. 432.

Dans ce texte je voudrais interroger la part de sa sexualité que Beauvoir a laissée au placard. Après avoir présenté succinctement les perspectives adoptées, je me livrerai premièrement à une critique des sources dont nous disposons et deuxièmement à une discussion d'un script sexuel mobilisé par Beauvoir, celui de la flamme.

LA SEXUALITE ET LE GENRE COMME CONSTRUCTIONS SOCIALES ET CULTURELLES

Pourquoi soumettre Beauvoir à « l'austère monarchie du sexe » alors qu'elle-même ne s'y est pas pliée ? N'y a-t-il pas une trahison dans cette démarche ? Et ne risque t-on pas, une fois de plus, d'enfermer les femmes, fussent-elle les plus éminentes intellectuelles du siècle, dans leur vie privée ? En effet, il existe déjà une immense littérature biographique sur Beauvoir, d'inspiration féministe le plus souvent, ce qui ne garantit pas sa bienveillance. Mais on peine à trouver ne serait-ce qu'un livre consacré à la vie sexuelle et amoureuse de Sartre, sur son donjuanisme systématique et la gestion compliquée de sa polygamie. C'est précisément cette asymétrie classique qui fabrique les « grands hommes » d'un côté et de l'autre renvoie les femmes à l'anecdotique et au privé.

De surcroît, une bonne partie de cette littérature biographique consacrée à Beauvoir verse dans l'analyse psychologique ou psychanalytique (donc cherche à « forcer le secret » de sa personnalité, à trouver sa véritable identité), voire dans le blâme. On reproche à Beauvoir sa conduite pendant la guerre, son machisme vis-à-vis de ses jeunes élèves amantes, sa soumission à Sartre et j'en passe. Le dernier ouvrage, produit par Marie-Jo Bonnet², malgré toute sa richesse d'analyse, n'échappe pas à ces travers.

Comment sortir de ce triple piège ? Celui de « l'austère monarchie du sexe » qui nous fait croire à une vérité profonde dans la sexualité ? Celui de l'asymétrie de l'historiographie entre hommes et femmes ? Celui du blâme porté sur les conduites de Simone de Beauvoir ? Peut-être en historicisant ce que l'on nomme la sexualité. En effet, il s'agit d'aller jusqu'au bout de la logique constructiviste et post identitaire afin de voir Simone de Beauvoir comme un être social et historique, construit et se construisant dans ses relations aux autres et aux cadres culturels qui donnent sens à la sexualité. Si l'on ne postule plus d'identité sexuelle ou de genre internes et stables, alors il faut admettre le caractère labile et historique des constructions identitaires sexuelles et de genre. Il s'agit, comme le dit Mariam Fraser, qui analyse les commentaires des biographes de Beauvoir et non les écrits de Beauvoir elle-même, de prendre « le soi (self) comme n'étant pas plus (mais pas moins) qu'un agrégat des

2 BONNET Marie-Jo, *Simone de Beauvoir et les femmes*, Albin Michel, Paris, 2015.

techniques qui cherchent à le décrire³ ». Elle remarque que les commentateurs attribuent le plus souvent une identité hétérosexuelle à Beauvoir, plus rarement une identité homosexuelle, mais jamais bisexuelle.

Je voudrais observer comment Beauvoir met en récit sa sexualité à partir des modèles culturels dont elle dispose. L'outil conceptuel des « scripts sexuels » élaboré par William Simon et John Gagnon au cours de nombreuses publications peut être ici utile⁴. Refusant tout essentialisme (instinct, pulsion), ces auteurs posent le principe que la sexualité est une pratique entièrement sociale et culturelle qui nécessite des modèles et des apprentissages. Les sources interdisant le plus souvent d'aller dans le détail des « scripts intrapsychiques » (vie mentale subjective) ou « interpersonnels » (interactions sociales), c'est plus la notion de « scénario culturels » qui peut être avancée, soit les séquences narratives qui donnent sens et permettent les rencontres d'ordre sexuel. Simone de Beauvoir a vécu de nombreuses histoires amoureuses et sexuelles avec des hommes et avec des femmes, en couple ou en « trio ». Ce sont ses relations avec des jeunes femmes, les moins connues et les plus mal jugées, qui retiendront ici l'attention.

DES SOURCES PAS « VRAIMENT SINCERES »

Simone de Beauvoir nous a légué une grande profusion d'écrits intimes : un nombre impressionnant de journaux⁵, plusieurs correspondances amoureuses⁶, six volumes de mémoires⁷ et bon nombre d'essais ou de romans abordant les questions sexuelles et sentimentales. A cela s'ajoutent les lettres ou témoignages d'amie·s ou amant·e·s : telles les

3 FRASER Mariam, *Identity Without Selfhood: Simone de Beauvoir and Bisexuality*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1999, p. 14 (ma traduction).

4 GAGNON John H., « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, 1999, p. 73-79 et *Les Scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Payot, Paris, 2008.

5 Simone de Beauvoir a tenu un journal plus ou moins régulièrement depuis 1925, pour le moment seules les années 1926-1930 et 1939-1941 ont été publiées : Beauvoir Simone de, *Cahiers de jeunesse : 1926-1930*, texte établi, édité et présenté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 2008 ; Beauvoir Simone de, *Diary of a Philosophy Student, volume 1926-27*. Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 2006 et Beauvoir Simone de, *Journal de guerre : septembre 1939-janvier 1941*, éd. présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1990 (désormais en abrégé JG).

6 BEAUVOIR Simone de, *Lettres à Sartre. 1930-1939* et *Lettres à Sartre. 1940-1963*, présentées, établies et annotées par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, Paris, 1990, désormais LS1 et LS2, BEAUVOIR Simone de, *Lettres à Nelson Algren : un amour transatlantique, 1947-1964*, texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, Paris, 1997 et BEAUVOIR Simone de, *Correspondance croisée : 1937-1940 / Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost*, éd. établie, présentée et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, Paris, 2004, désormais CC.

7 BEAUVOIR Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Paris, 2007 [1958], désormais MJFR ; BEAUVOIR Simone de, *La force de l'âge*, Gallimard, Paris, 1972 [1960], BEAUVOIR Simone de, *La force des choses*, Gallimard, Paris, 1963, BEAUVOIR Simone de, *Tout compte fait*, Gallimard, Paris, 1972, BEAUVOIR Simone de, *Une mort très douce*, Gallimard, Paris, 1972 [1964], BEAUVOIR Simone de, *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Gallimard, Paris, 1987 [1981].

lettre d'Isabelle Lacoïn⁸, le témoignage de Bianca Bienenfeld Lamblin⁹ et de nombreux témoignages dans des recueils collectifs ou des numéros spéciaux qu'on ne peut citer ici tant ils sont nombreux.

Mais les écrits intimes ou mémorialistes ne sont pas plus véridiques que n'importe quelle autre source. Ils ont été produits dans un contexte particulier et pour un certain lectorat, publiés ou non, intégralement ou non. Son journal intime n'est pas un réel confident. Simone de Beauvoir a tôt acquis une écriture illisible pour protéger ses écrits du regard inquisiteur de sa mère, qui ouvrait aussi sa correspondance. A partir de 1929, il est lu par Sartre et d'autres. La publication des journaux intimes ou des correspondances en volumes, par les soins de Beauvoir ou de Sartre de leur vivant ou de leurs légataires après leur mort (respectivement Sylvie Le Bon de Beauvoir et Arlette Elkaïm-Sartre), peut s'accompagner de réécriture, d'omissions, de coupes. Les fonds déposés à la Bibliothèque nationale peuvent compenser ces remaniements, mais rien n'empêche les légataires de garder par devers elles ce qu'elles jugent bon.

Telles qu'elles sont connues aujourd'hui, ces sources témoignent d'une double asymétrie entre les relations hétérosexuelles et les relations de même sexe. Les premières sont fortement documentées et plurielles, avec les tomes de ses mémoires où Beauvoir dresse son couple avec Sartre pour la postérité ; les correspondances avec ses amants (Sartre, Jacques-Laurent Bost, Nelson Algren) ; ou les carnets publiés de son journal où de longues pages sont consacrées à son amour pour le cousin Jacques. En revanche, nous ne disposons pas de la même manne pour ses relations avec des femmes : dans les *Carnets de jeunesse* tels qu'ils sont publiés (à partir de 1926) son grand amour pour Zaza appartient déjà au passé, ses correspondances avec ses jeunes amantes sont inaccessibles, on ne sait d'ailleurs pas quelles en furent l'ampleur. Hazel Rowley a pu voir quelques lettres conservées par Sylvie Le Bon¹⁰. Dans ses correspondances, Simone de Beauvoir évoque les « lettres toutes passionnées » qu'elle reçoit de ou qu'elle envoie à Bianca¹¹.

De telles lacunes ne doivent rien au hasard, elles résultent de la volonté délibérée de protéger la réputation des femmes concernées. On peut aussi légitimement se demander si ces choix

8 LACOIN Elisabeth, *Zaza: Correspondance et carnet d'Elisabeth Lacoïn (1914-1929)*, Seuil, Paris, 1991.

9 LANBLIN Bianca, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, Balland, Paris, 1993, désormais *MJFD*.

10 « Le Bon de Beauvoir a gardé le plus intime des correspondances et du journal dans ses archives personnelles, elle m'a laissé voir un matériel qu'aucun chercheur n'avait vu avant : des lettres de Beauvoir à Nelson Algren, Olga K., Nathalie S. (...) des lettres de B à Olga, de Bost à Olga » (ma traduction) ROWLEY Hazel, *Tête-à-tête: The Lives and Loves of Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre*, Harper Collins, New York, 2005, p. 391-392. Je remercie Marine Rouch pour cette citation.

11 *LSI*, p. 58 ; *CC*, p. 345.

n'obéissent pas à une stratégie mémorielle de « blanchiment » ou de transformation « straight » de Beauvoir, de la part de sa légataire. En effet, la publication en 1990 des *Lettres à Sartre* et du *Journal de guerre* avaient suscité des commentaires très durs à l'endroit de la vie privée de Beauvoir¹², tandis que la sortie des correspondances amoureuses qui ont suivi (*Lettres à Nelson Algren. Un amour transatlantique, 1947-1964*, 1997 ; *Correspondance croisée : 1937-1940 / Simone de Beauvoir, Jacques-Laurent Bost*, 2004) ont provoqué des articles émerveillés. *Les Cahier de jeunesse* (2008), où s'épanche une jeune catholique sur l'amour, l'amitié, l'écriture et le mariage, a reçu aussi un accueil positif.

Cette première asymétrie se double d'une autre, puisque nous n'avons accès aux relations de Beauvoir avec ses élèves qu'à travers ce qu'elle en dit à ses amants masculins (Sartre et Bost), ou dans son journal qu'ils lisent également. Il paraît donc hasardeux de tirer des conclusions bien tranchées quant à la nature de ses amours lesbiennes. Dans l'immédiat, je voudrais commencer à réfléchir à un premier modèle historique d'amour entre femmes, celui de la « flamme » que Simone de Beauvoir connaît bien.

LA « FLAMME » CHEZ BEAUVOIR

On le sait, l'historiographie de l'homosexualité s'est beaucoup plus penchée sur les hommes que sur les femmes. Les tribades, saphistes, inverties et lesbiennes, parentes pauvres de la sexologie, le sont aussi de l'historiographie. Dans son ouvrage sur l'inversion sexuelle féminine, Chiara Beccalossi insiste sur le fait que les désirs entre femmes donnent lieu à plusieurs figures ou représentations médicales aux côtés de celle de l'invertie, telles la virago, la tribade et de celle qu'elle désigne par son nom italien, la « fiamma », soit la flamme en français¹³. Cette dernière représentation révèle l'homosociabilité que créent la scolarisation croissante des filles et la constitution d'un corps professoral féminin, ainsi que les anxiétés qu'elles suscitent. Le terme de flamme est utilisé par les élèves elles-mêmes pour désigner tout autant la personne aimée que l'amitié passionnée entre écolières, ou entre élève et enseignante. Cette construction sexologique vient suspecter une sexualité anormale dans des amitiés et amours féminines qui s'exprimaient ouvertement et avaient même donné lieu en Angleterre à un genre littéraire : les histoires de collégiennes (*schoolgirl stories*)¹⁴.

12 Voir GALSTER Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, Tallandier, Paris, 2007, p. 247-266.

13 BECCALOSSO Chiara, *Female Sexual Inversion: Same-Sex Desires in Italian and British Sexology, ca. 1870-1920*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2012.

14 AUCHMUTY Rosemary, « You're a Dyke Angela! Elsie J. Oxenham and the rise and fall of the schoolgirl story » in Lesbian History Group, *Not a Passing Phase. Reclaiming Lesbians in History 1840-1985*, The Women's Press, Londres, 1989, p. 119-140.

Chiara Beccalossi cite un essai réalisé en 1898, *Le « amicizie » di collegio* (*Les « amitiés » de collège*) par le psychologue Giovanni Obici et le moraliste Giovanni Marchesini à partir des lettres enflammées que s'échangent les jeunes filles, ainsi que plusieurs articles du psychiatre et criminologue Pasquale Penta, également fondés sur des lettres. Bien que ces amours passionnées, proches de l'adoration, ne soient pas toujours platoniques, elles se démarquent de la perversion aux yeux des auteurs car elles sont vues comme transitoires, liées à une période de la vie, la puberté, et à un contexte, celui des collèges féminins. Je n'ai pas trouvé en France, au même moment, une telle insistance sur la flamme, même si la crainte des amitiés particulières entre femmes est également présente. Le thème de la flamme est plus fréquent dans une littérature moraliste et éducative plutôt que sexologique.

Simone de Beauvoir connaît bien la psychologie, partie intégrante de son cursus de philosophie, ainsi que la psychopathologie. Elle conseille d'ailleurs à ses élèves d'assister à des consultations à Sainte-Anne. Dans le chapitre « La jeune fille » du *Deuxième sexe*, elle décrit les « amitiés particulières » (c'est le titre du roman de Roger Peyrefitte de 1944 racontant une relation amoureuse entre deux garçons d'un pensionnat catholique) et les « flammes » que connaissent les collégiennes ou lycéennes et qu'elle voit comme autant d'étapes entre la masturbation infantile et les premières expériences hétérosexuelles, tout comme Hélène Deutsch. Elle s'appuie sur des confidences recueillies et sur une littérature féminine abordant plus ou moins explicitement l'homosexualité à l'école. Citons des poèmes d'Emily Dickinson ; Colette, *Claudine à l'école* (1900) ; Renée Vivien, *A l'heure des mains jointes* (1906) ; Rosamond Lehmann, *Poussière* (traduit de l'anglais en 1929), Clemence Dane, *Régiment de femmes* (traduit de l'anglais en 1932) ; ou encore le film *Jeunes filles en uniformes* de la réalisatrice allemande Leontine Sagan (1931). Elle utilise aussi des éducateurs ou psychologues tels que Marguerite Evard, une féministe suisse (*L'adolescente, essai de psychologie expérimentale*), ou Pierre Mendousse *L'âme de l'adolescente*, et Helen Deutsch *Psychology of Women* qui contribuent à inventer l'adolescence, ce moment de transition entre l'enfance et l'âge adulte¹⁵.

Beauvoir affirme des « tendances lesbiennes chez presque toutes les jeunes filles¹⁶ » parfois chastes, parfois prolongeant naturellement la masturbation solitaire : « De ces tendresses exaltées, on glisse facilement à de coupable amours juvéniles ; parfois, une des deux amies domine l'autre et exerce son pouvoir avec sadisme ; mais souvent se sont des amours réciproques sans humiliation ni lutte ; le plaisir donné et le plaisir reçu demeurent aussi

15 Sur l'utilisation de l'essai de Deutsch par Simone de Beauvoir voir LECARME-TABONE Éliane, « Simone de Beauvoir et Hélène Deutsch », *L'Homme et la société*, n° 179-180, 2011, p. 47-61.

16 BEAUVOIR Simone de, *DS*, 1, p. 391.

innocent qu'au temps où chacune s'aimait solitairement sans s'être dédoublée en un couple¹⁷. » A cette horizontalité, réciprocité et similitude des amours entre jeunes filles peut succéder une « flamme », c'est-à-dire pour Beauvoir un échange plus vertical entre une jeune fille et une enseignante : « Elle s'adressera à une femme moins étrangère et moins redoutable que le mâle mais qui participera au prestige viril : une femme qui a un métier, qui gagne sa vie, qui a une certaine surface sociale sera facilement aussi fascinante qu'un homme : on sait combien de "flammes" s'allument au cœur des écolières pour des professeurs, des surveillants¹⁸. » Dans ce couple, qu'elle voit comme nécessairement passager, comme une transition vers l'hétérosexualité, Simone de Beauvoir ne s'intéresse qu'au point de vue et à la psychologie de la jeune fille, jamais à celle de la professeure. La « flamme », d'ailleurs, désigne l'amour de la jeune fille pour sa professeure, mais non l'inverse. On ne sait ni ce que ressent, ni ce qu'éprouve cette professeure, qui n'est envisagée que du point de vue de l'adolescente.

Dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, le sentiment très fort qu'elle éprouve pour Zaza et dissèque a posteriori, n'est jamais comparé à une flamme, il n'est d'ailleurs pas spécifié. Les termes d'attachement, de dépendance, d'amitié, d'amour sont utilisés alternativement. Pourtant, Simone de Beauvoir présente cette affection, quelle qu'en soit la nature, comme puissante et socialement réprochée. Elle décrit cette scène de retrouvaille au cours *Desir*¹⁹ après une absence de Zaza qui avait provoqué chez elle un sentiment de vide : « Nous nous sommes mises à parler, à raconter, à commenter ; les mots se précipitaient sur mes lèvres et dans ma poitrine tournoyaient mille soleils ; dans un éblouissement de joie je me suis dit : "C'est elle qui me manquait !" si radicale était mon ignorance des vraies aventures du cœur que je n'avais pas songé à me dire : "je souffre de son absence". Il me fallait sa présence pour réaliser le besoin que j'avais d'elle. Ce fut une évidence fulgurante. Brusquement, conventions, routines, clichés volèrent en éclats et je fus submergée par une émotion qui n'était prévue dans aucun code²⁰. » Pourtant cette « aventure du cœur » ne brise aucun code et reste étroitement bordée par la bienséance, d'après les *Mémoires*. « Mais même dans nos conversations, nous respections d'indéfinissables convenances ; nous étions en deçà même de la pudeur, persuadées, toutes deux, que notre intime vérité ne devait pas ouvertement s'énoncer²¹. »

17 *Ibid.*, p. 393.

18 *Ibid.*

19 Simone de Beauvoir a suivi toute sa scolarité au cours Adeline Desir (du nom de sa fondatrice) une institution privée catholique de bonne famille.

20 BEAUVOIR Simone de, *MJFR*, p. 124-125.

21 *Ibid.*, p. 156.

D'autres jeunes filles du cours Desir fascinent la jeune Simone, Mathilde de Théricourt par exemple. Mais là encore, cette émotion ne semble ni nommable, ni pensable : « Marguerite portait une robe habillée, en crêpe de Chine gris, dont les manches laissaient apercevoir en transparence de jolis bras ronds : cette pudique nudité me bouleversa. J'étais trop ignorante et trop respectueuse pour ébaucher le moindre désir : je n'imaginai pas même qu'aucune main pût jamais profaner les blanches épaules ; mais (...) je n'en détachais pas les yeux et quelque chose d'inconnu me serrait à la gorge ²². »

Simone de Beauvoir a-t-elle éprouvé une flamme pour une de ses enseignantes ? Les mots très durs qu'elle réserve aux « demoiselles » du cours Desir, aussi laides que bêtes, laissent à penser le contraire.

Dans ses *Carnets de jeunesse*, écrits entre ses dix-huit et vingt-deux ans, cette passion pour Zaza, déjà ancienne, a pâli, mais elle l'évoque tout de même comme un étalon, elle jauge ainsi l'amour qu'elle éprouve pour Jacques, puis pour Sartre, à celui qu'elle a ressenti pour Zaza. Ainsi dans cette entrée du 14 octobre 1926. « Il faut que je me résigne : pour moi toute amitié sera une sanglante lutte. Enfant, comme je souffrais déjà d'un mot, d'un regard de Zaza ; je ne me croyais pas aimée ; sans cesse je craignais de l'importuner ; je connaissais déjà de fiévreux martyres... moins qu'aujourd'hui certes : aucune commune mesure²³. » On aimerait lire ses carnets d'enfance, s'ils existent, pour voir comment ce brûlant amour et ses fiévreux martyres seraient évoqués.

Ainsi, que ce soit dans les *Carnets de jeunesse* ou dans le premier volume de ses mémoires, Simone de Beauvoir présente des émotions et des sentiments envers ses camarades d'études qui, quoique intenses, ne sont jamais sexualisés. Elle brosse le portrait d'elle-même en oie blanche, ignorante, comme si aucun script sexuel n'était jamais parvenu à sa connaissance qui lui aurait permis de donner un sens sexuel à son ressenti. Est-ce sincère ? Est-ce stratégique ? Difficile de trancher en l'état des sources.

BEAUVOIR EN TANT QUE FLAMME

Simone de Beauvoir a été une « flamme » pour au moins trois de ses élèves. Elle fait la connaissance d'Olga Kosakiewicz (dix-sept ans) en 1933 au lycée Jeanne d'Arc de Rouen, où elle est en terminale ; elle connaît Bianca Bienenfeld (dix-sept ans) et Nathalie Sorokine (dix-sept ans) en 1937 et 1938 au lycée Molière. A chaque fois, pour autant qu'on le sache, ce sont

²² *Ibid.*, p. 137.

²³ BEAUVOIR Simone de, *CJ*, p. 118.

les jeunes filles qui ont désiré et pris l'initiative d'une relation plus intime avec leur professeure. Simone de Beauvoir exerce une évidente séduction sur ses élèves. Jeune, belle, précédée d'un parfum de scandale, elle fait ses cours sans notes, sans manuel, avec brio et humour, incitant ses élèves à participer. « J'étais fascinée, aussi bien par le professeur que par les problèmes de philosophie qu'elle nous exposait : l'ensemble m'apparaissait comme une sorte de révélation » témoigne Bianca Bienenfeld²⁴. Une autre raconte cette scène de quasi groupies : « Ce soir elle (une répétitrice) essayait de nous maintenir en rang sur la galerie en attendant Simone quand, de loin, nous voyions un nuage cyclamen s'avancer en ondulant à côté des deux stagiaires. Quand nous avons reconnu Simone, la réaction s'est immédiatement déclenchée et comme un seul homme nous avons poussé des cris d'admiration émue (...). Simone est rentrée en classe en ayant l'air de ne pas avoir entendu nos exclamations, ce qui nous a profondément vexées²⁵ . »

Les correspondances et carnets publiés permettent surtout de documenter la relation avec Nathalie Sorokine (ainsi que le trio formé avec Sartre et Bianca, mais c'est un autre sujet). Simone de Beauvoir s'y présente volontiers comme victime de cet amour enflammé, n'y cédant qu'à regret, parcimonieusement et sans grand enthousiasme, tout en s'attachant de plus en plus. Le modèle de la flamme permet de représenter avec indulgence les expériences immatures des jeunes filles, mais pas celle de la professeure qui est censée ne pas céder.

Nathalie Sorokine, appelée au début « la Russe », apparaît à partir de janvier 1939. Au fil de courtes notations elle s'impose tandis que Simone de Beauvoir semble céder à contrecœur : « la Russe Sorokine me court toujours après »; « c'est elle qui se saisit de moi et essaie des conduites tendres. J'aime bien cette fille, mais ça m'ennuie de me sentir de plus en plus engagée envers elle »²⁶. En octobre, Nathalie Sorokine lui arrache trois rencontres par semaine, « une heure et demi de philosophie, une soirée et un bout de mercredi ²⁷ », qui deviennent de plus en plus intimes. En novembre : « ces séances de baiser l'énervent horriblement de toute façon, mais elle y tient- et je ne veux pas aller plus loin²⁸ »; et pourtant : « ce qu'il y a de terrible, c'est que je m'attache de plus en plus à elle, vu qu'elle le mérite tant²⁹ ». En décembre : « Il faudra coucher avec elle. Que faire ? je suis bien ennuyée et assez fort prise par cette petite personne – mais quoi ? ». « Je l'aime de plus en plus – je suis tentée

24 BEAUVOIR Simone de, *MJFD*, p. 24.

25 Cité par GALSTER Ingrid, *Beauvoir..., op. cit.*, p. 51.

26 BEAUVOIR Simone de, *CC*, p. 239 et p. 547.

27 *Ibid.*, p. 581.

28 BEAUVOIR Simone de, *LS*, p. 294. Préciser si LS1 ou LS2

29 BEAUVOIR Simone de, *CC*, p. 763.

de faire de la passion avec elle, de la voir un peu beaucoup, etc. Mais je ne sais si je céderai »³⁰.

En un an, Nathalie Sorokine est rentrée presque de force dans la vie de Beauvoir qui lui a fait une petite place dans son planning surchargé et aux côtés de ses autres amours. A l'été 1940, après la défaite et l'invasion du nord de la France par les Allemands, elle est mise à la porte de chez elle, ses parents se séparent et n'ont qu'à peine de quoi vivre. Beauvoir la prend en partie en charge, comme elle et Sartre le font déjà pour les deux sœurs Kosakiewicz. En janvier 1941, sa semaine se déroule ainsi : « Je déjeune toujours avec (Bost), sauf le jeudi où je vais en famille. Deux fois je vois Sorokine deux heures et autant (Bianca). Pour les soirs, je vois Kos. Un soir sur deux (...). Deux soirs je vois Sorokine chez elle, elle me fait des nouilles et j'y reste coucher, ce sont toujours de plaisantes soirées³¹. » Une fois la relation installée, Simone de Beauvoir n'y fait plus que de courtes allusions, sauf quand Nathalie Sorokine se montre jalouse et tente de déborder le cadre étroit que Beauvoir lui concède; cette dernière peut alors se montrer féroce pour rétablir les limites qu'elle fixe.

On le voit, du moins à travers les seules sources partielles et partiales qui sont à disposition, le script de « la flamme » permet, tout autant qu'il contraint, les relations amoureuses entre professeure et élève. Beauvoir freine ses élans et ne répond qu'avec réticence à ceux de Nathalie Sorokine. L'initiative vient toujours de la cadette et non de l'aînée, qui ne fait que céder à ses demandes insistantes.

Le 13 janvier 1940, après un moment d'intimité charnelle, Nathalie Sorokine « a demandé aussi si nous étions criminelles et si on nous mettrait en prison au cas où on nous trouverait comme ça. J'ai dit que non et elle a regretté, l'idée l'avait charmée³² ». Pourtant le fait que Beauvoir ait autorité sur son ancienne élève la rend probablement coupable d'attentat à la pudeur sans violence ou d'excitation de mineur à la débauche jusqu'à sa majorité. En décembre 1941, la mère de Nathalie Sorokine porte plainte contre Beauvoir. Une enquête est diligentée, Sartre, Beauvoir, Bost, Sorokine et les sœurs Kosakiewicz sont interrogés, tandis que les directrices des établissements où Beauvoir enseignait se renseignent discrètement. Rien ne pouvant être prouvé, l'enquête est classée sans suite. Mais Beauvoir sera tout de même « mise en disponibilité spéciale » par le secrétaire d'État à l'Éducation nationale (de Vichy) sur demande du recteur de l'Université de Paris en juin 1943. Le fait qu'elle enseigne

30 BEAUVOIR Simone de, *LS*, p. 352 et p. 378. Préciser si LS1 ou LS2.

31 BEAUVOIR Simone de, *LS2*, p. 234.

32 *Ibid.*, p. 42.

Proust et Gide, emmène ses élèves visiter l'asile Sainte-Anne et vive une vie de bohème suffisait à la rendre inapte à transmettre les valeurs de la Révolution nationale.

Dans sa plainte, Mme Sorokine met en avant l'innocence et l'ingénuité de sa fille qui a une « admiration passionnée » pour sa professeure, tandis que cette dernière abuse de son ascendant pour la « séduire », la « corrompre » et en faire un « instrument de plaisir »³³. Dans le procès-verbal d'audition des témoins, Simone de Beauvoir se dédouane, affirmant que Nathalie, « comme certaines jeunes filles de son âge, me portait une admiration vraiment exaltée. Je n'ai jamais répondu à ses appels et, au contraire, je l'ai dirigée vers des relations sexuelles normales³⁴ ». Bien que non explicite, le modèle de la flamme est bel et bien présent dans les deux propos. L'adolescence avec ses admirations exaltées est propre à verser dans des sentiments anormaux, le rôle des adultes étant de les en empêcher. Mme Sorokine reproche à Beauvoir d'en abuser, cette dernière se défend d'y avoir répondu, nul ne blâme Nathalie de l'avoir éprouvé³⁵.

Ainsi le script de la flamme est mobilisé par Beauvoir, de façon latente ou explicite, dans plusieurs de ses écrits. Dans *Le deuxième sexe*, seule publication où son appellation figure en toutes lettres, elle en fait une étape transitoire et assez sexualisée entre la masturbation infantile et l'hétérosexualité ; dans son *Journal de guerre*, ses *Lettres à Sartre* ou sa *Correspondance croisée* avec Bost, elle se présente comme une victime, un peu consentante, de la flamme de Nathalie Sorokine ; dans le premier volume de ses mémoires, elle décrit son amour pour Zaza comme une flamme impossible, du fait de son ignorance et des conventions qui la brident. Il importe de remarquer que si la flamme offre un script aux amours féminines adolescentes, il n'autorise pas les professeures à tomber sous leur charme. Et c'est pourquoi, probablement, Beauvoir est beaucoup plus discrète sur ses réticences et les limites qu'elle pose à cette relation que sur les formes de son attachement et les plaisirs qu'elle y trouve. Ce script n'offre qu'un faible secours pour penser et formuler son propre rôle.

La flamme, ce script sexuel largement répandu, offre un modèle dans lequel les élèves de Simone de Beauvoir peuvent inscrire leurs expériences, il impose en revanche à leur professeure d'y résister. Aussi ne peut-il à lui seul offrir un cadre adéquat à des relations

33 La plainte est reproduite par GALSTER Ingrid, *Beauvoir dans tous ses états*, op. cit., pp.100-107. Sur cette affaire voir aussi FLEURY Danièle, « La brève carrière d'un jeune professeur " très au-dessus du commun " », *Les Temps Modernes*, 3/2009 (n° 654), p. 22-42 ; Gilbert Joseph, *Une si douce Occupation... Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre 1940-1944*, Albin Michel 1991.

34 GILBERT Joseph, *Une si douce Occupation*, op. cit., cité par BONNET Marie-Jo, *Simone de Beauvoir...*, op. cit., p. 99.

35 L'indulgence dont bénéficient les « flammes » des adolescentes explique pourquoi Beauvoir « charge » sa jeune amie, pour reprendre le terme de Marie-Jo Bonnet, *Ibid.*, p. 100.

fortement transgressives. On peut faire l'hypothèse, même si les sources sont peu explicites, que Beauvoir s'inspire aussi du modèle grec antique qui nourrit un courant identitaire de l'homosexualité masculine. De par sa formation en philosophie, en grec et latin et sa connaissance poussée d'André Gide, auteur du *Corydon*, dont elle lit le *Journal* pendant la guerre, elle connaît la nature des liens érotisés qui se nouent entre l'éraïste, le maître et l'éromène, le jeune garçon qu'il forme. Le couple que forment Beauvoir et Sorokine y ressemble par maints aspects³⁶. Très vertical du fait de leur différence d'âge et du rapport maîtresse/élève, il est aussi pédagogique de part en part. Beauvoir explique des auteurs ou des courants philosophiques, transmet sa conception de l'amour et initie à la sexualité. Quoiqu'il en soit, les relations de Beauvoir avec ses élèves, généreuses, quoique très éloignées de l'hétéronormativité et donc risquées, méritent bien mieux que les commentaires moralisateurs auxquelles elles ont donné lieu. Elles montrent à tout le moins comment Beauvoir a su inventer une riche vie amoureuse au-delà des normes de son temps et du nôtre, en se mobilisant les scripts sexuels transmis par les littératures sexologique, pédagogique ou homosexuelle.

36 Ceci rejoint la remarque que fait Meryl Altman à propos de la relation entre Françoise et Xavière dans *L'invitée* : « le "modèle pédagogique" de la relation semble influencé à la fois par les romans sentimentaux d'écolières et par Gide » Meryl Altman, « Simone de Beauvoir et l'expérience lesbienne vécue », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 2 | Automne 2009, mis en ligne le 04 juillet 2013, consulté le 17 avril 2017. URL: <http://gss.revues.org/1007>.